—précipitèrent mon départ de Rome, et m'obligèrent à aller me fixer à Lorette pour quelque temps. J'y arrivai le samedi 18 mars.

Après avoir fait mes dévotions à la Santa Casa, je pensai à Campocavallo, mais sans désir bien pressant de m'y transporter. A Lorette, je me trouvais dans un milieu qui me fit plus défiant que jamais: excès de crédulité d'une part, à ce que je pensais: excès d'incrédulité d'autre part.

De plus, mon habit de dominicain fit un effet désastreux. Je venais de Rome: je gardais un silence prudent; on pensa que j'étais un envoyé de l'Inquisition, chargé d'étudier ce qui se passait, et ce qui se disait à Campocavallo. C'était un excès d'honneur, pauvre hère que je suis!

Arrivé le 18 à Lorette et ravi par la Santa-Casa, j'oubliai presque Campocavallo, et je ne m'y rendis que le 21 ou le 22. Ma mémoire n'est pas très sûre. Je fis route avec un excellent prêtre français, charmant compagnon, dévoué à la Sainte Vierge, mais loin d'être convaincu du miracle de l'Addolorata. On plaisante, on rit et finalement, à travers la grande plaine parsemée de fermes, on arrive à la chapelle. J'entre. Peu de monde. Devant la sainte Image, un groupe de paysans, hommes et femmes, les yeux fixés sur l'Addolorata et disant leur chapelet. Un petit vieux, la tête entourée de bandelettes, priait à haute voix : il pleurait, se lamentait à fendre l'âme: "Sainte Vierge, mamma mia! faites-moi cette grâce." Il demandait évidemment la guérison d'un mal douloureux.

Je me mis à genoux devant l'image, à peu de distance, et je commençai mon rosaire, sans la moindre émotion. Après quelques instants, toujours à genoux, je fus surpris de voir les yeux de l'image fixés sur moi, tandis qu'à mon arrivée, elle les avait levés au ciel. Je me relevai, croyant à une illusion. Debout, près de la balustrade, à deux pas de l'image, je constatai d'abord que les yeux étaient grands ouverts, levés au ciel, puis je vis la Madone baisser les yeux, les fixer sur moi, et doucement, majestueusement, fermer entièrement les pau-